

## Clare Sibley

### Gaston Bachelard : écocritique avant la lettre ?

En commentant la distinction entre « l'imagination formelle » et « l'imagination matérielle » que Gaston Bachelard établit dans *L'Eau et les Rêves*<sup>1</sup>, Odile Souville précise que :

c'est au contact avec la matière que l'imagination s'éveille, et nous trouvons nos images matérielles dans la nature. Ce n'est pas pour défendre la nature que Bachelard établit sa typologie des images matérielles : Bachelard n'a pas un but écologiste. Son but est de raviver et tonifier les forces de notre imagination, affaiblies par une perte de contact manuel et sensible avec la matière.<sup>2</sup>

Or, en démontrant comment l'œuvre de Bachelard incite à un « ressourcement de notre imaginaire », par la valorisation de « l'imagination matérielle », Souville met en avant un aspect de la pensée bachelardienne qui n'est peut être pas très loin des enjeux écologiques, même si Bachelard ne se positionnait pas explicitement en « défenseur de la nature »<sup>3</sup>. Dans notre ère de crise environnementale, l'idée de l'urgence de « défendre la nature » s'est développée à un point où l'on peut se demander si un tel but serait dissociable de celui de la défense de l'espèce humaine.

<sup>1</sup> Bachelard, G., *L'Eau et les Rêves*. Paris, Corti, 1976. Je souhaite remercier Bénédicte Guillaume et Claire Kaczmarek pour leurs re-lectures attentives de cet article, mais je reste bien évidemment seule responsable des erreurs pouvant subsister.

<sup>2</sup> Souville, O., *L'Homme Imaginatif : de la philosophie esthétique de Bachelard*. Paris, Circé, série 'Topologie de L'Imaginaire', 1995, p. 24.

<sup>3</sup> La pertinence du « travail pédagogique que peut jouer l'imagination matérielle » dans le contexte des enjeux de l'écologie est explorée sous un autre angle par Jean-Philippe Pierron dans un article intitulé *De la Poétique des Eléments à la Poétique de l'Action* in « Bachelardiana » 2, 2007. Pierron décrit « l'imagination matérielle » dans les termes suivants : « L'imagination matérielle, distincte [de l'imagination formelle] mais non incompatible [avec elle] fait l'objet d'une investigation privilégiée par la poétique bachelardienne, associant étroitement l'élémentaire et l'originaire. L'idée même de l'imagination matérielle, aux limites de l'oxymore, revisite la distinction scolaire entre l'image pure production de l'esprit et la matière donnée brute de la nature. Réinterrogeant les sources de l'activité imaginante, l'imagination matérielle, coup de force lexical, substitue à la stérile dichotomie perception/imagination, la dialectique nourricière de l'image et de la matière » (cité, pp. 122-3). Nous reviendrons brièvement sur cet article plus loin.

En tout cas, le vieux débat autour de la validité de la dichotomie nature/culture n'a jamais été aussi prégnant, tandis que pour certains penseurs parmi ceux qui s'affichent sous la bannière de la mouvance écocritique, la crise environnementale trouverait ses racines en partie dans « une crise de l'imagination »<sup>4</sup>. Pour ces écocritiques, l'homme occidental devrait repenser ses relations avec le monde dont il dépend, et cela supposerait non seulement des changements de comportement d'un point de vue pratique, mais également des changements dans nos façons de percevoir notre place dans le monde, impliquant un ravissement de l'imagination auquel les poètes (au sens le plus large du terme) seraient les plus aptes à nous préparer.

Le terme "écocritique" fait référence à une mouvance de critique littéraire et d'études culturelles dite "*ecocriticism*" qui a fait son apparition aux Etats-Unis et au Royaume-Uni au cours des années 1990, se développant sur plusieurs axes dans de nombreux pays par la suite<sup>5</sup>. Prenant comme dénomination l'abréviation de "*ecological criticism*"<sup>6</sup>, cette mouvance étudie les possibles rapports entre la littérature et l'environnement, cherchant à analyser comment la littérature reflète ou influence nos façons d'interagir avec la biosphère et les autres espèces. Les am-

<sup>4</sup> Laurence Buell, l'un des précurseurs de la mouvance écocritique (bien qu'il exprime une préférence pour le terme "*environmental criticism*" plutôt que "*ecocriticism*") construit ses arguments dans *The Environmental Imagination* à partir de l'idée que « *the environmental crisis involves a crisis of the imagination* » (Buell, L., *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*. Cambridge, MA, Harvard University Press, 1995, p. 2); tandis que Jonathan Bate voit dans l'étude des liens entre la nature et la culture l'enjeu intellectuel majeur du 21<sup>ème</sup> siècle: « *[the] relationship between nature and culture is the key intellectual problem of the twenty-first century. A clear and critical thinking of the problem will be crucial to humankind's future in the age of biotechnology* » (J. Bate, « Foreword », *The Green Studies Reader: From Romanticism to Ecocriticism*, Coupe, L. (ed.), Londres & New York, Routledge, 2000, p. xvii.)

<sup>5</sup> L'invention du terme "ecocriticism" est généralement attribué à William Ruekert dans un essai intitulé *Literature and ecology: an experiment in ecocriticism*, « Iowa Review » (9 :1), Winter, 1978. Selon Michael Branch, cela fut en 1989 lors d'une conférence du Western Literature Association aux Etats-Unis que Cheryl Glotfelty et Glen Love appelèrent à une utilisation de ce terme afin de créer un lien entre les travaux de chercheurs américains s'intéressant aux représentations littéraires de la nature. Michael Branch, *What is Ecocriticism?*, 1994, Western literature Association Meeting, Salt Lake City, Utah.

Voir le site internet suivant : [www.asle.umn.edu/conf/other\\_conf/wla/1994/1994.html](http://www.asle.umn.edu/conf/other_conf/wla/1994/1994.html)

<sup>6</sup> Un débat existe concernant le choix de ce terme, mais la plupart des écocritiques semblent de l'avis de Lawrence Buell lorsqu'il concède que "*ecocriticism*" est devenu le terme le plus répandu en anglais pour regrouper les divers travaux menés dans le domaine, Buell, L., *The Future of Environmental Criticism*. Oxford, Blackwell Publishing, 2005, pp. 11-12.

L'une des définitions de l'écocritique la plus couramment évoquée est celle de Cheryl Glotfelty, l'une des fondatrices de la « Association for the Study of Literature and the Environment » (A.S.L.E) aux Etats-Unis. Glotfelty propose une conception très large du champ de l'écocritique, comme « l'étude du rapport entre la littérature et l'environnement biophysique », Glotfelty, C., « Introduction », in *The Ecocriticism Reader*, Athens (Etats-Unis) & Londres, Univ. Of Georgia Press, 1996, p. xix. Notre traduction.

Pour une étude en langue française des origines et enjeux de la mouvance écocritique, voir Blanc, N., Chartier, D. et Pughe, T., *Littérature et Ecologie : vers une écopoétique*, « Ecologie & Politique » 36/2008, Editions Syllepse, pp. 17-28. Voir également Moulin, J., *L'écopoésie britannique au début du XXI<sup>e</sup> siècle*, « Études Anglaises », 2007/3, T.60, pp. 317-329.

bigüités du terme ‘écologique’ dans un tel contexte laissent prévoir la grande variété d’approches que l’on peut déceler au sein de la mouvance<sup>7</sup>, car, selon les cas, les écocritiques évoquent des associations plus ou moins étroites entre l’activité de critique littéraire, la conscience environnementaliste (qui elle-même regroupe des optiques contrastées) et la science de l’écologie<sup>8</sup>, soulevant de nombreuses questions concernant les liens possibles entre ces différents domaines. Alors que la grande diversité des courants au sein de la mouvance fait que nous devrions certainement parler d’approches écocritiques au pluriel, les écocritiques souhaitent tout de même s’afficher en tant que communauté, et sont souvent membres de la A.S.L.E (*The Association for the Study of Literature and the Environment*), une organisation fondée aux Etats-Unis en 1992 et qui a aujourd’hui des branches dans plusieurs pays. En évitant de définir leur mouvance de manière étroite, les écocritiques tendent à chercher leurs ancêtres parmi des penseurs d’origines et de filiations diverses. Ainsi, *La Poétique de l’Espace* de Gaston Bachelard figure sur la “reading list”, la liste de lecture recommandée, proposée par la ‘*Organisation for Studies in Literature and Environment*’ en Inde<sup>9</sup>.

Dans cet article, nous souhaitons d’abord résumer l’influence de l’œuvre bachelardienne sur deux écocritiques dont les travaux contrastés illustrent en partie les approches divergentes que l’on peut trouver au sein de la mouvance elle-même. Nous verrons que l’un, l’Américain Glen Love, a cité *Le Matérialisme Rationnel* à plusieurs reprises pour argumenter en faveur d’un rapprochement entre les domaines de la science et de la littérature, tandis que l’autre, Jonathan Bate, s’est inspiré de *La Poétique de l’Espace* dans un ouvrage phare de l’écocritique britannique, *The Song of the Earth*. Dans les deux cas, l’influence bachelardienne est parcellaire, et nous suggérons que certains aspects de la pensée de Bachelard jusqu’ici délaissés par les écocritiques peuvent s’avérer très pertinents dans le développement de la mouvance.

L’un des premiers penseurs Américains à s’afficher en tant qu’écocritique fut Glen Love, membre fondateur de la A.S.L.E qui se situe sur la partie de l’éventail écocritique cherchant à établir des liens entre esthétique littéraire et biologie du comportement humain. Il est de l’avis que « nous en sommes tellement à célébrer la diversité des cultures que nous avons fini par oublier à quel point les humains se res-

<sup>7</sup> La diversité des objets d’étude de l’écocritique est confirmée en parcourant le recueil d’articles fournis par les membres de A.S.L.E, dans *The ISLE Reader, Ecocriticism 1993-2003*, Branch, M. P. et Slovic, S., (eds.), Univ of Georgia Press, Athens (Etats-Unis), et Londres, 2003, ou celui édité en Grande Bretagne par Laurence Coupe, *The Green Studies Reader: From Romanticism to Ecocriticism*, Coupe, L. (ed.), Londres & New York, Routledge, 2000.

<sup>8</sup> L’invention de la science de l’écologie est généralement attribuée au zoologiste allemand Ernst Haeckel au dix-neuvième siècle, le mot allemand étant “ökologie”, du grec *oikos*, maison, et *logos*, science. L’écologie est donc la science de l’habitat – ou plus précisément, selon le dictionnaire *Le Nouveau Petit Robert*, « l’étude des milieux où vivent les êtres vivants ainsi que les rapports de ces êtres entre eux et avec leur milieu ».

<sup>9</sup> Voir le site internet de la « Organisation for Studies in Literature and Environment – India » à l’adresse suivante : <http://www.osle-india.org>

semblent »<sup>10</sup>. Dans cette perspective, Love appelle à utiliser « les concepts de l'écologie dans l'écriture, la lecture, l'enseignement et la critique des textes littéraires »<sup>11</sup>. En proposant cette vision comme programme de travail pour les littéraires<sup>12</sup>, Love prend évidemment le risque de se faire accuser de vouloir mettre les départements de Lettres à l'œuvre dans la promotion de ses convictions personnelles en matière d'écologie ; d'ailleurs, le danger de l'instrumentalisation de la littérature est l'une des critiques les plus souvent adressées aux tenants de cette mouvance<sup>13</sup>. Plus précisément, dans une optique bachelardienne, une telle approche implique un brouillage des frontières entre le domaine des concepts scientifiques et celui des images poétiques qu'il conviendrait d'éviter, car pour Bachelard « les concepts et les images se développent sur des lignes divergentes de la vie spirituelle »<sup>14</sup>.

Au premier abord, il est donc surprenant que Love prenne Bachelard à témoin plusieurs fois pour défendre l'idée d'un rapprochement étroit des domaines littéraire et scientifique. Love cite un commentaire fait par l'un des traducteurs anglophones de l'œuvre de Bachelard, Mary McAllester Jones, afin d'étayer l'argument selon lequel, malgré la difficulté de la tâche, il serait possible pour les littéraires (comme pour tout le monde !) d'au moins apercevoir le tissu du monde vu par la science<sup>15</sup>. Dans le développement de cet argument, Love fait appel à une citation de Bachelard employée par McAllester Jones, afin d'appuyer la possibilité d'un renouvellement intellectuel véhiculé par la pensée scientifique : « La science contemporaine fait entrer l'homme dans un monde nouveau. Si l'homme pense la science, il se renouvelle en tant qu'homme pensant. Il accède à une hiérarchie indéniable des pensées »<sup>16</sup>.

<sup>10</sup> Love, G., *L'Écologie et la Science : vers une consilience ?*, in *Écologie= X, Une Nouvelle Equation des Savoirs, Revue Labyrinthe* 30, 2008, coordonné par Ruelle, C. et Neyrat, F., p. 28. L'article de Love a été traduit en français par Laurent Ferri. L'article parut à l'origine en anglais sous le titre *Ecocriticism and Science : Toward Consilience ?*, in « *New Literary History* », vol. 30, No. 3, été 1999, pp. 561-576. Love est également l'auteur de *Practical Ecocriticism : Literature, Biology and the Environment*, Charlottesville & Londres, University of Virginia Press, 2003.

<sup>11</sup> Love, G., *L'Écologie et la Science : vers une consilience ?*, cit., p. 29.

<sup>12</sup> Face au problème de la méconnaissance des littéraires en matière des sciences, et aux erreurs qui peuvent résulter d'une fausse interdisciplinarité, Love prône une large transdisciplinarité pédagogique au sein des universités, impliquant des doubles cursus ou au moins la participation des étudiants aux conférences et groupes de discussion transdisciplinaires, et le développement de liens entre experts de domaines variés.

<sup>13</sup> Voir, par exemple, les critiques exprimées par Dana Phillips dans *The Truth of Ecology : Nature, Culture and Literature in America*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2003.

<sup>14</sup> Bachelard, G., *La Terre et les Rêveries du Repos*, Paris, José Corti, 1948, p. 45.

<sup>15</sup> « Bachelard estime que chacun d'entre nous peut rentrer dans la science par le biais de la lecture [...] Le fait de ne pas comprendre est sans importance ; ce qui est important, c'est le travail de l'esprit quand il est confronté au réseau de références qui sous-tend l'argument scientifique », McAllester Jones, M., *Gaston Bachelard, Subversive Humanist*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1991, p. 174. Traduite par Laurent Ferri, dans sa traduction de l'article de Love, G., *L'Écologie et la science : vers une consilience ?*, cit., p. 19.

<sup>16</sup> Bachelard, G., *Le Matérialisme Rationnel*, Paris, PUF, 2010, p. 2. Dans son livre, *Practical Ecocriticism : Literature, Biology and the Environment*, cité, Love fait appel à cette citation de Bachelard traduite en anglais de la manière suivante: « Modern science takes man into a new

Or, cette citation se trouve dans l'introduction de *Le Matérialisme Rationnel*, ouvrage dans lequel Bachelard insiste à plusieurs reprises sur « le caractère décemment spécifique de la pensée et du travail de la science moderne »<sup>17</sup> et sur « la nette frontière entre la connaissance commune et la connaissance scientifique »<sup>18</sup>. Il est également important de rappeler que « le monde nouveau » évoqué ici par Bachelard est celui des nouvelles découvertes scientifiques de la première moitié du vingtième siècle, que Bachelard estime être engendrées dans un processus de « socialisation intense » donnant lieu à une « pensée essentiellement progressive de la science de la matière [...] en nette rupture avec tout matérialisme 'naturel' »<sup>19</sup>. Au « matérialisme 'naturel' », Bachelard oppose le « matérialisme instruit », qu'il voit comme faisant en sorte que « l'activité humaine *augmente* l'ordre de la nature, crée l'ordre, efface le désordre naturel »<sup>20</sup>.

Loin de replacer l'œuvre culturelle de l'homme dans un contexte de facteurs naturels, comme Love souhaite le faire, dans *Le Matérialisme Rationnel* Bachelard présente l'homme comme étant capable de créer un nouvel ordre d'existence, au-delà du niveau anté-humain de la nature. Bachelard semble très loin de l'anti-anthropocentrisme de nombreux écocritiques, lorsqu'il fait les louanges de ce qu'il voit comme la capacité humaine non seulement à surmonter les limites de son contexte naturel, mais à révéler un potentiel latent dans la nature et à faire évoluer celle-ci :

L'homme est homme par sa puissance de culture. Sa nature, c'est de pouvoir sortir de la nature par la culture, de pouvoir donner, en lui et hors de lui, la réalité à la facticité. L'énorme masse de la nature désordonnée devant le petit lot de phénomènes ordonnés par l'homme ne peut servir d'argument pour prouver la supériorité du naturel sur le culturel. Bien au contraire, la science contemporaine qui se développe et qui crée à partir de l'énorme chaos naturel donne tout son sens à la puissance d'ordre latente dans les phénomènes de la vie.<sup>21</sup>

Avant d'en conclure trop hâtivement que l'œuvre de Bachelard aurait peu d'affinités avec les préoccupations écocritiques, n'oublions pas que cette vision du « dépassement de la nature » par l'homme est celle que Bachelard rattache spéci-

world. If man thinks science, he is renewed as a thinking being. He accedes to an undeniable hierarchy of thought », Jones 174, cit. dans Love p. 52. La même citation est reprise dans son article, *Ecocriticism and Science : Towards Consilience ?* ; celle-ci a été ensuite re-traduite dans la version française de l'article, ce qui explique les divergences entre la citation originale et la citation telle qu'elle apparaît dans l'article en français.

<sup>17</sup> Bachelard, G., *Le Matérialisme Rationnel*, cit., p. 207.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 22. C'est Bachelard qui souligne. En mettant cet argument en place, Bachelard remarque : « [...] nous devons reconnaître que c'est par un abus de mots qu'on dit du phénomène chimique qu'il est un phénomène *naturel*. Le matérialisme factice, la chimie scientifique, le rationalisme des lois inter-matérielles ont jeté sur le 'régne minéral' un réseau de relations qui ne se présentent pas *dans la nature* ». C'est Bachelard qui souligne.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 32.

quement au contexte épistémologique de la science atomiste<sup>22</sup>. Nous verrons plus loin que le versant poétique de l'œuvre bachelardienne, par contre, semble plus proche des centres d'intérêt des écocritiques, car celui-ci semble opérer un changement d'optique sur le binôme nature/culture et faire valoir la force de la nature qui resurgit dans « l'imagination matérielle ». Toutefois, en insistant sur une ligne de partage très claire entre le « matérialisme instruit » de la science et « l'imagination matérielle » à l'œuvre dans la littérature, la pensée bachelardienne semble contredire au moins l'approche générale de Love.

En fait, il nous semble que Love s'inspire de l'oscillation que Bachelard opère dans son œuvre entre l'optique rationaliste (et surrationaliste) d'un côté et l'imagination poétique de l'autre, toute en la transposant au sein de l'un de ces domaines, en l'occurrence celui de la littérature. Cela conduit Love à valoriser des œuvres littéraires qui font référence directement à des connaissances scientifiques, et il trouve une équivalence littéraire de son interprétation de la dialectique bachelardienne dans l'un des romans américains les plus célèbres, *Moby Dick* de Herman Melville :

Melville, par exemple, n'accable son lecteur de connaissances en sciences naturelles (que n'apprend-on pas sur les cétacés !) que pour mettre en doute la capacité de la science – et de l'esprit humain en général – à comprendre la dynamique illimitée de la nature. L'expérience salutaire que nous faisons à la lecture du livre est celle d'un système de contrepoids, comme dans le puissant mouvement oscillatoire décrit par Bachelard. En ces occasions toutes simples, l'interconnexion subtile entre la science et l'art nous ouvre la possibilité gratifiante d'une unité retrouvée.<sup>23</sup>

Ce désir de retrouver une "unité" fondamentale dans les liens entre la science et l'art est un élément récurrent dans le travail de Love et celui de certains autres écocritiques, comme Karl Kroeber par exemple<sup>24</sup>. L'interprétation que Love fait de l'apport de la pensée bachelardienne à cette notion d'unité interdisciplinaire fait l'impasse sur la mise en garde de Bachelard concernant l'importance de distinguer les domaines, une mise en garde que Bachelard opère non seulement en analysant comment la science avance en évacuant les images issues de « l'imagination matérielle », sources d'erreurs scientifiques, mais également dans le versant poétique de son œuvre. Rappelons, par exemple, que dans *La Poétique de la Rêverie* Bachelard continue à insister sur l'importance mé-

<sup>22</sup> Bachelard souligne à quel point les détails de cette nouvelle science restent inaccessibles aux non-spécialistes. Toujours dans *Le Matérialisme Rationnel*, par exemple, il insiste sur « le caractère absolu de la difficulté des sciences physiques et chimiques contemporaines dès qu'on doit sortir du règne de l'élémentarité », p. 213.

<sup>23</sup> Love, G., *L'Écocritique et la Science*, cit., p. 19. Notons que Love développe sa lecture de *Moby Dick* dans les termes suivants: «Ismaël incarne les qualités essentielles pour s'adapter et s'intégrer à un milieu: sa capacité à passer des compromis, à faire la paix, le rendent plus endurant qu'Achab, qui est le dernier de son espèce; Achab, dont la rage a quelque chose de tragique, car son choix de faire de la nature sa propre malédiction ne peut qu'amener un double désastre, personnel et écologique », pp. 35-36.

<sup>24</sup> Cf. Kroeber, K., *Ecological Literary Criticism : Romantic Imagining and the Biology of the Mind*, New York, Columbia University Press, 1994.

thodologique de cette séparation : « Deux vocabulaires devraient être organisés pour étudier, l'un le savoir, l'autre la poésie. Mais ces vocabulaires ne se correspondent pas. Il serait vain de dresser des dictionnaires pour traduire une langue dans une autre »<sup>25</sup>.

Toutefois, il est important de préciser que Love se réfère à des travaux récents prenant comme hypothèse l'idée selon laquelle l'écart entre les différents domaines de connaissance et d'expérience humaines serait maintenant en train de se refermer, malgré des difficultés évidentes liées à la spécialisation. Love fait référence, en particulier, au point de vue de Edward O. Wilson dans *Consilience : The Unity of Knowledge*<sup>26</sup>, ouvrage qui s'intéresse à la mise en œuvre récente d'un processus de brouillage des frontières entre certains domaines, un processus qui aurait commencé au sein des sciences naturelles et qui selon Wilson mènerait à une convergence grandissante entre des disciplines pour aboutir à un rapprochement, voire une fusion, des sciences et des humanités, dans « une nouvelle ère de synthèse » qui demande un « effort de conciliation » interdisciplinaire<sup>27</sup>.

Il est possible d'ores et déjà de constater un tel processus de brouillage des frontières entre les domaines scientifiques. Mais la question de l'éventuelle place de la littérature et des études littéraires dans un tel processus d'interdisciplinarité grandissante demeure très problématique. De nombreux écocritiques se réfèrent au principe clef de la science de l'écologie pour appuyer leur approche - c'est-à-dire, ils mettent l'accent sur le principe de l'interdépendance vitale des êtres entre eux et avec leur environnement. Pour Glen Love :

la littérature est par nature une activité qui nous met en situation de dépendance mutuelle ; pareillement, la prise de conscience environnementale renforce notre sens d'une interdépendance, en l'élargissant à des contextes qui ne sont plus strictement inter-humains. Penser la littérature sur un mode écologique nous oblige donc à considérer le monde non humain avec le même sérieux que les autres méthodes critiques ont déployé dans l'étude de la société et de la culture humaines.<sup>28</sup>

Mais il nous semble qu'il est nécessaire de tenter d'explorer les façons dont la littérature met en scène cette « situation de dépendance mutuelle » au-delà des limites d'une approche purement thématique. Avant de revenir sur cette question, il convient de tourner notre attention vers les travaux de Jonathan Bate, écocritique britannique qui pour sa part fait appel au versant poétique de l'œuvre de Bachelard.

<sup>25</sup> Bachelard, G., *La Poétique de la Rêverie*, Paris, PUF, 1999, p. 13.

<sup>26</sup> Cf. Wilson, E.P., *Consilience: The Unity of Knowledge*, New York, Oxford University Press, 1998.

<sup>27</sup> Selon Wilson, E.O. : « Il n'y a jamais eu de moment plus opportun pour la collaboration entre scientifiques et philosophes ; ils peuvent en particulier se retrouver à la frontière entre la biologie, les sciences sociales, et les humanités. Nous approchons d'une nouvelle ère de synthèse, et l'effort de conciliation est le plus grand de tous les défis intellectuels », *Consilience: The Unity of Knowledge*, cit., p. 8; citation traduite par Laurent Ferri dans sa traduction de l'article de Love, G., *L'Écocritique et la Science*, cit., p. 26.

<sup>28</sup> Love, G., *L'Écocritique et la Science*, cit., p. 18.

Au moment où Cheryll Glotfelty et Glen Love s'apprêtaient à fonder la A.S.L.E aux États-Unis, le Britannique Jonathan Bate cherchait à ériger William Wordsworth en penseur "proto-écologique", en démontrant non seulement que ce dernier s'intéressait à l'impact de l'être humain sur son environnement, mais en arguant également que l'art de ce poète de "l'École des Lacs" repose sur une conscience accrue des interconnexions vitales qui mettent en cause les dualités de l'observateur et de l'observé, du sujet et de l'objet, du corps et de l'esprit, de l'être vivant et du contexte environnemental<sup>29</sup>.

C'est dans son ouvrage intitulé *The Song of the Earth* que Bate développe sa conception du « travail écologique » que la littérature peut accomplir d'une manière plus générale<sup>30</sup>. En se référant à plusieurs écrivains anglophones d'époques variées, allant d'une étude écopoétique<sup>31</sup> de *La Tempête* de William Shakespeare à une analyse des dimensions écologiques de la poésie d'Elizabeth Bishop, Bate soutient que la littérature peut aider ses lecteurs à 'habiter' le monde dans le sens heideggerien du terme : « Lorsque nous habitons véritablement le monde, nous nous trouvons chez nous. Habiter véritablement le monde requiert la volonté de le regarder et de l'écouter. Cela implique un renoncement du soi qui mène à la découverte d'un être plus profond »<sup>32</sup>.

Mais c'est également à Bachelard que Bate se réfère pour étayer l'argument selon lequel la littérature peut à la fois exprimer et faciliter la construction de l'être-dans-le-monde, construction mise en œuvre par le biais de la reconnaissance active d'un tissu de relations intersubjectives. Plus spécifiquement, Bate trouve dans *La Poétique de L'Espace* "un langage" lui permettant d'articuler sa réponse à la façon dont « la dualité du sujet et de l'objet est irisée, miroitante, sans cesse active dans ses inversions »<sup>33</sup> lors de sa lecture de la poésie de John Clare. Ainsi, Bate met en parallèle *The Hollow Tree*, poème construit autour de l'image de l'abri qu'offre un arbre creux, avec la méditation bachelardienne sur l'intensité de la rêverie générée par des « images premières »<sup>34</sup> de coins de repli, en appuyant l'idée que le retentissement psychique de telles images peut nous apprendre à 'demeurer' en nous-mêmes<sup>35</sup>. Bate examine ensuite plusieurs poèmes de Clare articulés autour d'images de nids d'oiseaux<sup>36</sup>, les mettant en dialogue avec le passage dans *La Poétique de L'Espace* dans

<sup>29</sup> Cf. Bate, J., *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*, London, Routledge, 1991.

<sup>30</sup> Bate, J., *The Song of the Earth*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2000.

<sup>31</sup> Bate préfère le terme "ecopoetic" à "ecocritical" dans *The Song of the Earth*, cit., p. 75.

<sup>32</sup> Nous traduisons. Le texte d'origine est : « When we truly inhabit the world, we are at home in it. True inhabiting necessitates a willingness to look at and listen to the world. It is a letting go of the self which brings the discovery of a deeper self », Bate, J., *The Song of the Earth*, cit., p. 155.

<sup>33</sup> Bachelard, G., *La Poétique de L'Espace*, Paris, PUF, 2004, p. 4; cit. par Bate, J., *The Song of the Earth*, cit., p. 154.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>35</sup> Rappelons que pour Bachelard « Blottir appartient à la phénoménologie du verbe habiter. N'habite avec intensité que celui qui a su se blottir », *ibid.*, p. 19.

<sup>36</sup> De nombreux poèmes de J. Clare se focalisent sur des "rencontres" avec des nids d'oiseaux et J. Bate se réfère à plusieurs d'entre eux, tels que "The Pettichap's Nest", "The Moorhen's



lequel Bachelard se rappelle d'une rencontre avec un "nid vivant", rencontre lors de laquelle le nid devient brièvement « le centre d'un univers, la donnée d'une situation cosmique »<sup>37</sup>. Ainsi, Bate fait appel à Bachelard afin de combiner une évocation de l'émerveillement suscité par les particularités d'un nid d'oiseaux comme objet unique avec le dépassement de ces particularités rendu possible par « l'imagination matérielle ». L'approche bachelardienne permet à Bate d'écarter les questions liées à la représentation purement descriptive d'un nid afin de se concentrer sur celles provoquées par le retentissement de l'image du nid dans la psyché humaine.

Ainsi, l'inspiration que Bate puise dans *La Poétique de L'Espace* montre comment le versant poétique de l'œuvre de Bachelard peut aider l'écocritique à dépasser des questions liées au réalisme naïf de « l'imagination reproductrice », questions que l'on peut considérer comme caractérisant l'approche mimétique prônée par certains adeptes de la mouvance dans la ferveur de leur désir de réconcilier les études littéraires avec des questions de référentialité. La pensée bachelardienne permet à Bate également de contrer l'argument selon lequel l'approche écocritique s'appuierait sur une valorisation d'images simplistes de la nature comme paradis perdu, car pour Bachelard les origines de « la cosmicité des images »<sup>38</sup> qui retentissent dans l'esprit humain ne se situent pas sur une ligne diachronique. Pour Bate, la phénoménologie bachelardienne donne à voir comment : « l'image poétique permet à l'être de faire directement l'expérience de son unité avec le monde, plutôt que de ressentir un désir nostalgique, dans un mode élégiaque, pour le temps perdu de l'enfance ou une vision idéalisée de la vie primitive »<sup>39</sup>.

En s'inspirant de la phénoménologie de l'imagination développée dans *La Poétique de L'Espace*, Bate trouve alors une perspective lui permettant de réfléchir sur « les profondeurs »<sup>40</sup> qui sont réanimées par les réverbérations atemporelles dont il lui semble faire l'expérience en lisant la poésie de Clare. Précisons que Bate complète sa « lecture heureuse »<sup>41</sup> de cette poésie en réinsérant celle-ci dans le contexte historique de la vie de son auteur, arguant du fait que le travail de l'écocritique requiert également une réflexion sur les facteurs environnementaux et sociaux spécifiques qui auraient influencé la vision personnelle du monde d'un écrivain et la réception de son œuvre. Bate s'engage alors évidemment dans le débat sur la pertinence d'une approche historiographique en études littéraires, un problème que Bachelard laisse explicitement de côté pour des raisons méthodologiques, en cherchant en tant que phénoménologue à isoler « l'image poétique dans son origine à partir de l'imagination pure »<sup>42</sup>.

nest", "The Fern Owl's Nest", "The Robin's Nest", "The Yellowhammer's Nest", et "The Nightingale's Nest".

<sup>37</sup> Bachelard, G., *La Poétique de l'Espace*, cit., p. 96.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>39</sup> Nous traduisons : « Through the poetic image, oneness with the world can be experienced directly rather than yearned for elegiacally in nostalgia for the *temps perdu* of childhood or the imagined good life of primitivism », Bate, J., *The Song of the Earth*, cit., p. 154.

<sup>40</sup> Bachelard, G., *La Poétique de l'Espace*, cit., pp. 6-7.

<sup>41</sup> Bate exprime le désir d'éviter l'approche "sévère" que Bachelard associe avec le critique littéraire dans *La Poétique de L'Espace* ; Bate, J., *The Song of the Earth*, cit., p. 154.

<sup>42</sup> Bachelard, G., *La Poétique de l'Espace*, cité, p. 8.

*La Poétique de L'Espace* est l'ouvrage bachelardien auquel les écocritiques semblent se référer le plus souvent. Or, comme Bachelard le précise, cet ouvrage est surtout concerné par l'examen de la phénoménologie des images « de *l'espace heureux* »<sup>43</sup>, « des images qui *attirent* »<sup>44</sup>. Ces images peuvent être regroupées sous le signe du « complexe de Novalis », si l'on s'inspire de l'extension de ce terme proposé par Jean Libis<sup>45</sup>. Bachelard employa ce terme pour la première fois dans *La Psychanalyse du Feu* en commentant « l'effort pour revivre la *primitivité* » de la « chaleur intime » qu'il identifie d'abord dans la poésie de Novalis mais qui serait tellement répandu dans l'imaginaire que l'on « pourrait en faire le type d'un complexe particulier »<sup>46</sup>. Pour Libis, « ce complexe de Novalis traverse toute l'œuvre ultérieure »<sup>47</sup> de Bachelard, dans la récurrence des images de l'abri, du refuge, d'espaces resserrés et du repli. Ces images sont à la fois témoins de la possibilité de se rendre compte du « non-moi qui protège le moi »<sup>48</sup>, mais également, comme Libis le démontre, du désir de se construire un refuge dans lequel « l'être s'oppose à la dispersion de l'être »<sup>49</sup>. Libis en conclut que « La vraie question bachelardienne qui se pose en dehors de sa philosophie des sciences est celle-ci : qu'en est-il de la possibilité d'habiter le monde ? A quelles conditions le verbe « habiter » prend-il un sens ontologiquement recevable ? En quel sens la rêverie est-elle porteuse d'un eudémonisme spécifique et, *ipso facto*, d'une thérapeutique originale ? »<sup>50</sup>. Comme nous l'avons vu, c'est bel et bien cette même « vraie question bachelardienne » que Jonathan Bate situe au cœur de ses préoccupations écopoétiques.

Mais dans l'analyse que Libis propose de l'œuvre de Bachelard, le « complexe de Novalis » entretient des liens étroits avec un autre complexe, celui d'Empédocle, évoqué initialement par Bachelard dans *La Psychanalyse du Feu* pour commenter la façon dont la rêverie devant le feu passe du confort de la chaleur intime à la béance du volcan. Les cheminements de la phénoménologie bachelardienne « ne se réduisent pas à des rêveries fortifiantes : ils engagent aussi les vecteurs d'une métaphysique du secret, qui touche à l'innommable »<sup>51</sup>, dans lesquels les images associées avec le « complexe de Novalis » donnent à voir leur face nocturne, celle de la solitude de l'être face à un monde hostile et aliénant<sup>52</sup>. Libis étend l'usage du terme « complexe d'Empédocle » en associant ce dernier à la « dimension parfois radicalement inquiète » du rapport au monde dans l'œuvre de Bachelard<sup>53</sup>.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>45</sup> Libis, J., *Gaston Bachelard, ou la solitude inspirée*, Paris, Berg International Editeurs, 2007, pp. 115-127.

<sup>46</sup> Bachelard, G., *La Psychanalyse du Feu*, Paris, Gallimard (Folio), 2006, p. 75.

<sup>47</sup> Libis, J., cit., p. 120.

<sup>48</sup> G. Bachelard, *La Poétique de l'Espace*, cité, p. 24.

<sup>49</sup> Libis, J., cit., p. 116.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>52</sup> « Les deux complexes, celui d'Empédocle et celui de Novalis, interfèrent étroitement, et prolongent peut-être la même rêverie, selon deux modalités, toutefois, qualitativement très différentes », *ibid.*, p. 117.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 105.

Pour notre part, nous proposons d'étendre l'usage de ces termes à nouveau. Ainsi, on pourrait qualifier de « complexe de Novalis » la tendance d'un assez grand nombre d'écocritiques à se focaliser sur les aspects d'œuvres littéraires qui exprimeraient des images réconfortantes d'une nature accueillante dans laquelle l'être pourrait se blottir. Jusqu'à présent, les écocritiques ne se sont aventurés que rarement dans le « labyrinthe qui conduit à notre enfer »<sup>54</sup>, et nous postulons que ce manque d'attention aux explorations littéraires de tout ce qui relève du « complexe d'Empédocle » pourrait être un facteur de limitation dans l'évolution de la mouvance. Mais le mode de négation, de l'anéantissement de l'être, que l'on pourrait associer avec ce deuxième complexe, ne va-t-il pas à l'encontre des préoccupations de l'écocritique, en gesticulant vers la béance de la mort au lieu de se focaliser sur le vivant ? Peut être. Mais seulement si nous réduisons ce complexe aux regard et saut dans le néant. Et cela est précisément ce que Bachelard et Libis ne font pas. Dans *La Psychanalyse du Feu*, c'est dans les termes suivants que Bachelard commente la façon dont la rêverie intime devant le feu peut se transformer en méditation sur la puissance d'un volcan : « L'être fasciné entend l'appel du bûcher. Pour lui, la destruction est plus qu'un changement, c'est un renouvellement. Cette rêverie très spéciale et pourtant très générale détermine un véritable complexe où s'unissent l'amour et le respect du feu, l'instinct de vivre et l'instinct de mourir. Pour être rapide, on pourrait l'appeler le *complexe d'Empédocle* »<sup>55</sup>. C'est une rêverie dans laquelle l'image de destruction implique la métamorphose. Et, comme Jean Libis le démontre, lorsque Bachelard revient plus de vingt ans plus tard sur le figure d'Empédocle et le « drame archétypal » qu'il constitue, dans les manuscrits inachevés des *Fragments d'une Poétique du Feu*, « ce qui apparaît indiscutablement dans une lecture serrée du texte, c'est que la figure du Philosophe – ici relayée par la figure emblématique d'Empédocle – est de plus en plus nommée dans son être-au-monde, dans son rapport au cosmos, au point qu'il finit par s'identifier à lui. Or cette identification se traduit par l'abolition du principe d'individuation »<sup>56</sup>.

C'est dans cette tension entre le désir de se protéger de la « dispersion de l'être » et l'appel de « l'abolition du principe d'individuation », entre ce qui se distingue et se qui s'identifie, voire même peut être entre « l'instinct de vivre » et « l'instinct de mourir », que l'on pourrait entrevoir l'importance, dans le développement d'une optique écocritique, de retenir l'association étroite évoquée par Jean Libis entre le « complexe d'Empédocle » et le « complexe de Novalis ».<sup>57</sup> Il nous semble que nous

<sup>54</sup> « Au-dessous de la maison psychique, il y a en nous un labyrinthe qui conduit à notre enfer », Bachelard, G., *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948, p. 232, cité par Libis, p. 126.)

<sup>55</sup> Bachelard, G., *La Psychanalyse du Feu*, cité, p. 39.

<sup>56</sup> J. Libis, cit., p. 108.

<sup>57</sup> Notons que le désir de se protéger de la « dispersion de l'être » peut évidemment prendre de multiples formes – celles du désir de se blottir, mais également celles des tentatives d'imposer sa volonté sur son environnement. C'est ici que nous rejoignons la perspective de Jean-Philippe Pierron, lorsqu'il démontre la possibilité de déceler dans la pensée bachelardienne « deux ressources de l'imagination matérielle pour une poétique de l'action écologique. D'un côté, la rêverie sur la précarité de l'élémentaire rend attentif au déferlement d'une volonté de puissance. Cette dernière, dans un dynamisme ascensionnel marqué par l'effroi du vertige, cède à l'appel

commençons ici également à entrevoir la possibilité d'un point de croisement entre les voies de « l'imagination matérielle » d'une poétique des éléments et celles du « matérialisme instruit » de la science de l'écologie. Si nous considérons le principe de base qui sous-tend la science de l'écologie, c'est-à-dire celui de l'interdépendance, nous voyons que celui-ci implique des frontières poreuses entre les composants du système bio-physique, car, évidemment, si chaque composant d'un système trans-individuel dépend d'un certain nombre des autres, il ne peut pas y avoir de composant en autarcie. Mais que faire alors de l'individualité ? Pour de nombreux écologues, l'individu doit être compris comme étant l'expression du tissu d'interrelations dans un contexte particulier au sein du système. Dans cette perspective, l'hétérogénéité des individus s'explique par le fait que chaque contexte relève d'une combinaison unique en évolution perpétuelle ; toutefois, l'individu n'est jamais indépendant du système d'interdépendances dont il est à la fois l'expression et un acteur<sup>58</sup>. La dialectique que cela implique entre le système holistique et ses composants donne lieu à de nombreuses questions qui animent des débats entre les divers courants de l'écologie<sup>59</sup>, débats qui ont leur équivalents dans le domaine des sciences humaines et qui pourraient s'avérer pertinents dans le développement de l'écocritique.

En dépit de la pluralité des approches dans le domaine, la pensée écologique est une pensée synthétisante, qui ne cesse de révéler des relations d'interdépendance de plus en plus complexes et qui cherche non seulement à réconcilier ses propres courants mais aussi à traverser les frontières entre des disciplines. C'est dans cet esprit synthétisant, nous l'avons vu, que Glen Love et d'autres écocritiques cherchent à éta-

irrépressible de Thanatos voulant s'envoler et se libérer d'une terre, d'un *humus* qu'il finit par humilier. D'un autre côté, la poétique des éléments comme *conte actif* serait motrice pour une poétique de l'action éthique et politique, scellant une nouvelle alliance de l'homme avec lui-même, les autres hommes et la nature élémentaire », J.-P. Pierron, *De la Poétique des Éléments à la Poétique de l'Action*, « Bachelardiana », 2, 2007, p. 118. Pierron commente un extrait de *L'Eau et les Rêves*, Paris 1942, pp. 188-9.

Notons également que l'on pourrait éventuellement voir des parallèles entre « l'abolition du principe d'individuation » et la « désobjectivation des objets » ; Bachelard voit l'absence de cette dernière comme source de souffrance : « Faute de cette désobjectivation des objets, faute de cette déformation des formes qui nous permet de voir la matière sous l'objet, le monde s'éparpille en choses disparates, en solides immobiles et inertes, en objets étrangers à nous-mêmes. L'âme souffre alors d'un déficit d'imagination matérielle », *L'Eau et les Rêves*, cit., p. 17. ; cité par J.-P. Pierron, p. 120). J.-P. Pierron assimile un tel déficit aux dangers d'un excès de technicité. Il suggère que l'imagination matérielle jouerait le rôle d'un contrepoids essentiel « dans le cadre d'une philosophie de l'action à laquelle Bachelard était peu enclin. Cette réserve faite, l'imagination matérielle n'opère-t-elle pas comme un principe de compensation régulant l'emprise d'une technologisation de la matérialité ? », J.-P. Pierron, cit., p. 118.)

<sup>58</sup> Voir Keller, D.R. et Golley, F.B., « Introduction » in Keller, D.R. et Golley F.B. (eds.), *The Philosophy of Ecology: from Science to Synthesis*, Athens, Georgia, Etats-Unis, University of Georgia Press, 2000, pp. 1- 19.

<sup>59</sup> Cela explique en partie la division entre deux approches, celle de l'autoécologie qui étudie des espèces individuelles et leurs interactions avec leur milieu, et celle de la synécologie, qui se focalise sur les relations des espèces entre elles et les flux de matériaux et d'énergie. De nombreux scientifiques tentent aujourd'hui d'instaurer un nouveau paradigme qui réconcilierait ces deux grandes tendances.

blir des liens étroits entre les domaines apparemment éloignés des sciences naturelles et des études littéraires. Toutefois, nous avons rappelé que Bachelard insistait sur l'importance de séparer ces domaines ; le bien-fondé de son approche est avéré dans le cas de l'histoire de la science de l'écologie au vingtième siècle, car celle-ci a été amenée à se défaire de son propre « complexe de Novalis », en dépassant le modèle d'un équilibre harmonieux et stable de la nature qui relevait plutôt d'une vision arcadienne que de faits scientifiques<sup>60</sup>. Mais si cela semble confirmer l'importance méthodologique de séparer ce qui relève de « l'imagination matérielle » de ce qui relève du « matérialisme instruit », il est tout de même possible que cela soit dans le contexte de l'écologie que l'on puisse entrevoir l'articulation profonde de ces deux domaines.

L'époque à laquelle Bachelard écrit ne connaît ni le grand essor des préoccupations environnementalistes ni les avancées dans le domaine de la science de l'écologie du début du vingt-et-unième siècle. Il n'est donc pas surprenant que la pensée bachelardienne ne semble pas partager l'anti-anthropocentrisme de l'optique « écocentrique » que certains écocritiques tentent d'adopter. Mais cela n'empêche pas que des éléments clefs de l'œuvre bachelardienne puissent contribuer au débat concernant les divergences et possibles convergences entre la science de l'écologie et le domaine littéraire. En ce qui concerne le versant poétique de l'œuvre, une approche écocritique s'inspirant de la phénoménologie bachelardienne, à l'instar des travaux de Jonathan Bate, donnerait à voir la possibilité d'une appréhension des interconnexions du monde par le biais des voies de l'imaginaire. Mais une telle approche pourrait également être amenée à étudier comment la littérature met en scène le « drame archétypal » de la conscience individuelle en tension avec un système trans-individuel d'interdépendances. Dans leur exploration de ces liens vitaux et la reconnaissance de l'impossibilité de connaître ceux-ci dans leur globalité, pourrait-on concevoir des croisements entre les intuitions de l'imagination poétique et les découvertes scientifiques en matière d'écologie ? Est-ce que l'imagination poétique serait liée à une « éthique de l'interdépendance » ?<sup>61</sup>. Et si, au-delà des mises en garde méthodologiques nécessaires, la double approche bachelardienne, dans ses versants épistémologique et poétique, laissait présager une articulation profonde entre des domaines apparemment si différents, articula-

<sup>60</sup> Cf. Simberloff, D., *A Succession of Paradigms in Ecology: Essentialism to Materialism and Probabilism*, in Keller, D.R. et Golley, F.B. (eds.), *The Philosophy of Ecology: from Science to Synthesis*, cit., pp. 71-80.

<sup>61</sup> Dès les années 1970, Donald Worster exprime la possibilité de voir des enjeux éthiques au sein de la science de l'écologie, en considérant que « Si la nature est réellement un monde d'interdépendances, l'homme est obligé de considérer cette donnée comme une disposition morale », Worster, D., *Les Pionniers de L'Ecologie*, tr. fr. par J.-P. Denis, Paris, Editions Sang de la Terre, 1992. L'ouvrage en anglais, intitulé *Nature's Economy*, parut pour la première fois en 1977. Dans la conclusion de leur ouvrage collectif de l'an 2000, *The Philosophy of Ecology : from Science to Synthesis*, D.R. Keller et F. B. Golley insistent également sur le fait que de séparer le domaine de l'éthique de celui de la science va à l'encontre des enseignements de la science de l'écologie, puisque cette dernière repose sur la notion clef de l'interdépendance des êtres et des phénomènes.

tion qui se révélerait par les enjeux de l'écologie et pour laquelle la nette séparation des champs d'études n'aurait été qu'une étape, bien qu'une étape vitale ?

Clare Sibley  
 Université de Toulon  
 clare.sibley@univ-tln.fr

## Bibliographie

- Bachelard, G., *La Terre et les Rêveries du Repos*, Paris, José Corti, 1948.  
 Bachelard, G., *Le Matérialisme Rationnel*, Paris, PUF, 1972.  
 Bachelard, G., *L'Eau et les Rêves*, Paris, Corti, 1976.  
 Bachelard, G., *La Poétique de la Rêverie*, Paris, PUF, 1999.  
 Bachelard, G., *La Poétique de L'Espace*, Paris, PUF, 2004.  
 Bachelard, G., *La Psychanalyse du Feu*, Paris, Gallimard (Folio), 2006.  
 Bate, J., *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*, Londres, Routledge, 1991.  
 Bate, J., *The Song of the Earth*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2000.  
 Blanc, N., Chartier, D. et Pughe, T.(eds.), *Littérature et Ecologie: vers une éco-poétique*, « *Ecologie & Politique* » 36/2008, Editions Syllepse, 2008.  
 Branch, M.P. et Slovic, S. (eds.), *The ISLE Reader, Ecocriticism 1993-2003*, Athens (Etats-Unis) & Londres, University of Georgia Press, 2003.  
 Buell, L., *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*. Cambridge, MA, Harvard University Press, 1995.  
 Buell, L., *The Future of Environmental Criticism*. Oxford, Blackwell Publishing, 2005.  
 Coupe, L.(ed.), *The Green Studies Reader: From Romanticism to Ecocriticism*, Londres & New York, Routledge, 2000.  
 C. Glotfelty (ed.). *The Ecocriticism Reader*, Athens (Etats-Unis) & Londres, University of Georgia Press, 1996.  
 Keller, D.R. et Golley, F.B. (eds.), *The Philosophy of Ecology: from Science to Synthesis*, Athens, Georgia, Etats-Unis, University of Georgia Press, 2000.  
 Kroeber, K., *Ecological Literary Criticism: Romantic Imagining and the Biology of the Mind*, New York, Columbia University Press, 1994.  
 Libis, J., *Gaston Bachelard, ou la solitude inspirée*, Paris, Berg International Editeurs, 2007.  
 Love, G., *L'Ecocritique et la Science : vers une consilience ?*, tr. fr. par L. Ferri, in *Ecologie= X, Une Nouvelle Equation des Savoirs*, « *Revue Labyrinthe* » 30, 2008.  
 Love, G., *Ecocriticism and Science : Toward Consilience ?*, in « *New Literary History* », vol. 30, No. 3, 1999.  
 Love, G., *Practical Ecocriticism: Literature, Biology and the Environment*, Charlottesville & Londres, University of Virginia Press, 2003.  
 McAllester Jones, M., *Gaston Bachelard, Subversive Humanist*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1991.  
 Moulin, J., *L'écopoésie britannique au début du XXIe siècle*, « *Études Anglaises* », 2007/3, T. 60.  
 Phillips, D., *The Truth of Ecology: Nature, Culture and Literature in America*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2003.  
 Pierron, J.-P., *De la Poétique des Eléments à la Poétique de l'Action*, « *Bachelardiana* » 2, 2007.  
 Ruckert, W., *Literature and ecology: an experiment in ecocriticism*, « *Iowa Review* » (9 :1), Winter, 1978.  
 Souville, O., *L'Homme Imaginatif : de la philosophie esthétique de Bachelard*, Paris, Circé, série 'Topologie de L'Imaginaire', 1995.  
 Wilson, W.O., *Consilience: The Unity of Knowledge*, New York, Oxford University Press, 1998.  
 Worster, D., *Les Pionniers de L'Ecologie*, tr. fr. par J.-P. Denis, Paris, Editions Sang de la Terre, 1992.